

# La fiction, encre de la vie

lettres

●●● **Etienne Barilier**, *Pully*  
Ecrivain,<sup>1</sup> chroniqueur et traducteur,  
professeur de littérature française  
à l'Université de Lausanne

Bien avant l'arrivée en force des nouveaux médias, l'idée que les œuvres littéraires, les œuvres d'imagination, peuvent intéresser les enfants et les adolescents, mais ne sauraient être une occupation sérieuse pour des adultes confrontés aux réalités de la vie, était déjà répandue. Il y aurait un âge pour la fiction, un autre pour la réalité... C'est là, pour moi, l'erreur majeure, et la source du mal, bien plus que la concurrence des médias contemporains. Erreur majeure, oui, car il n'y a pas d'âge pour la fiction. Dans la fiction, et depuis la nuit des temps, l'homme se représente sa propre vie ; il en fait un récit cohérent. Et ce genre de récit, nous en avons besoin, aujourd'hui plus que jamais. Cependant, soyons justes : si les adultes lisent moins de romans que les enfants et les adolescents, ce n'est pas seulement, de leur part, faiblesse, paresse ou mauvaise volonté. Pour diverses raisons, l'âge adulte est moins propice que l'enfance et l'adolescence à la découverte du monde et de soi-même au travers des romans.

La première de ces raisons tient tout bonnement à la condition humaine : avec l'âge, les découvertes, quelles qu'elles soient, n'ont plus la même fraîcheur. Toute expérience appelle, un peu trop systématiquement, le souvenir d'autres expériences. Tout devient référence. La mémoire prépare en nous, pour toute nouveauté, des niches bien aménagées, des terrains d'atterrissage bien balisés. La sphère du connu s'élargit, tant et si bien qu'on risque de classer avant même d'éprouver. Bref, on est menacé de *s'habituer* à la beauté du monde - comme, d'ailleurs, à ses imperfections.

Pour la littérature, il n'en va pas autrement. Qu'on le veuille ou non, les romans n'ont plus à l'âge mûr la même fraîcheur ni la même nouveauté qu'à l'adolescence. L'époque des grandes découvertes est passée. L'éblouissement des *Frères Karamazov*, de *La montagne magique* ou des *Illusions perdues*, on ne peut l'éprouver deux fois avec la même intensité. Même constat, d'ailleurs, pour les autres arts. Le mélomane blanchi sous le harnais ne pourra plus jamais découvrir la *Neuvième symphonie* de Beethoven, et l'amateur de peinture aux cheveux grisonnants ne recevra plus jamais le choc de la fresque de la chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est en vain

*Lit-on moins aujourd'hui qu'autrefois ? Beaucoup le craignent, incriminant les nouveaux médias, le règne de l'image, de l'immédiateté, de la passivité, du papillonnage. En admettant (ce qui, statistiquement, est difficile à prouver) qu'en effet la lecture perd du terrain, en particulier chez les jeunes, je ne suis pas sûr que la cause n'en soit pas plus profonde et plus ancienne que l'envahissement des nouveaux médias. Pour que les jeunes lisent, il faut que les adultes lisent. Et pour que les adultes lisent, il faut qu'ils soient profondément persuadés que la lecture (et singulièrement celle des œuvres de fiction) est essentielle à leur vie.*

1 • Etienne Barilier est l'auteur de près de cinquante livres, dont de nombreux romans, publiés principalement aux éditions Zoé et l'Age d'homme.

qu'on lutte contre ce phénomène inévitable, naturel, implacable. Le premier amour ne se met pas au pluriel.

Un de mes amis, grand amateur de musique, me disait pourtant qu'il avait trouvé le truc : il faisait exprès de s'interdire l'écoute de certaines œuvres-phares, afin de vivre le plus tard possible le miracle de la découverte... afin, donc, de conserver, si l'on ose dire, la fraîcheur de la jeunesse. Mais il disait cela *cum grano salis*. Car il le savait bien : le jour où il finirait par s'accorder l'écoute de tel trio de Brahms ou de telle sonate de Schubert qu'il s'était

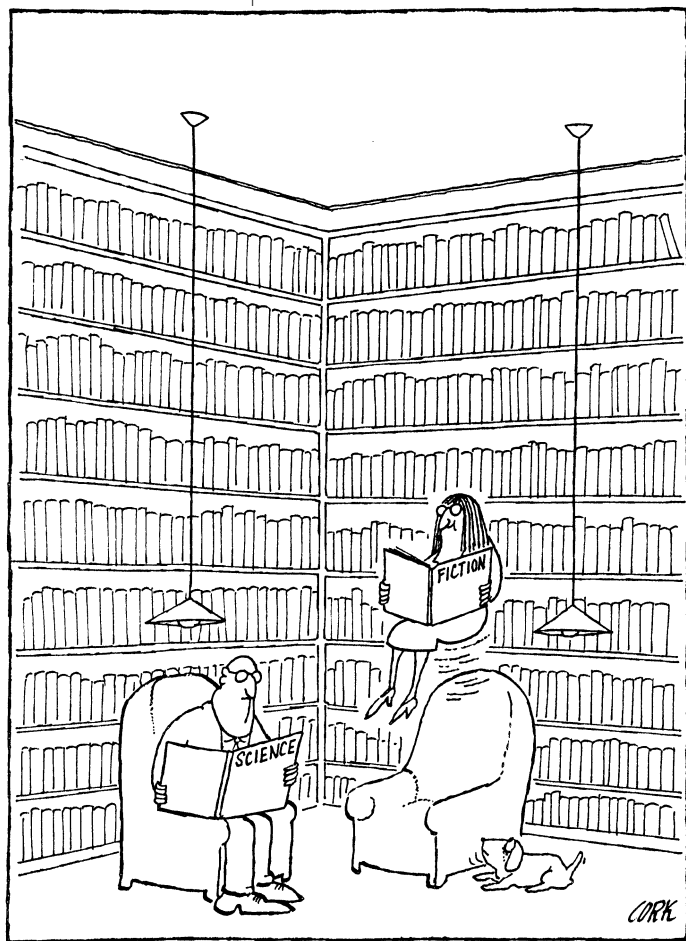
interdite jusque-là, il aurait beau faire, il ne vivrait plus ce miracle de l'inédit avec la même fraîcheur que s'il avait eu seize ou vingt ans. Les œuvres seraient nouvelles pour lui, sans doute ; mais c'est lui qui ne serait plus nouveau pour elles.

Voilà pour les limites que nous impose la condition humaine. Il faut y ajouter d'autres limites, à peine moins infranchissables. Celles de l'*homo faber* moderne et contemporain : l'approche de la littérature, comme celle des autres arts, demande qu'on lui consacre du temps. Plus profondément, elle fait appel à une faculté précieuse et menacée, qui est la faculté de *contemplation*.

## L'âge de l'action

Or il se trouve que l'adulte, en général, est dans l'âge de l'*action*. Par conséquent, il lui devient très difficile de se consacrer à cet acte de contemplation qu'est la lecture. Qu'on l'interroge à ce sujet, il se contentera sans doute de dire qu'il n'a pas le *loisir* de lire. C'est un malentendu, car la contemplation, même si elle exige du temps libre, n'est pas pour autant un loisir, et n'a rien à voir avec l'oisiveté. Cependant, il faut l'avouer à la décharge des adultes suroccupés et pressés : beaucoup de romans ne sont en effet que des distractions bonnes pour les oisifs et les vacanciers. A vrai dire, elles ne sont pas très nombreuses, les œuvres qui, loin de nous distraire seulement de l'action, sont capables de nous élever jusqu'à la contemplation. Mais la contemplation, tout au contraire de la distraction, enrichit notre sens de la réalité.

Souvent, l'adulte se détourne de la fiction parce que celle-ci ne résiste pas à l'épreuve de la vie. Mais quand une œuvre littéraire est digne de ce nom,



elle nous parle du monde, elle enrichit notre sens du réel, nous prépare même à l'action. On pourrait dire que plus l'œuvre est grande, plus elle est proche du réel. Non pas au sens où elle ne serait plus une fiction. Mais au sens où l'on a pu dire de Tolstoï qu'il n'était pas besoin d'« entrer » dans son monde, parce que son monde, c'est tout simplement le monde. Qu'est-ce qu'un grand roman, sinon la réalité qui se donne à nous dans la beauté ?

L'adulte qui consent à lire est exigeant, à juste titre : son expérience de la vie lui dit immédiatement si tel univers romanesque est plausible ou non, véridique ou non ; si tel sentiment de tel personnage consonne avec les réalités qu'il a connues, vécues, éprouvées, en lui-même et chez les autres. Elle lui dit si la fiction qu'il est en train de lire est vaine fuite hors du réel, ou quête passionnée et description révélatrice de ce même réel.

Dès lors, s'il est vrai qu'avec l'âge peut venir la fatigue et l'impression d'universel déjà-vu, il est aussi vrai que les richesses de la mémoire et de l'expérience nous donnent, en face des œuvres d'art, et des romans en particulier, une force nouvelle, qui est la force du *discernement*. La force de choisir entre le joli et le beau, entre la grandiloquence et l'éloquence, entre le nécessaire et le fabriqué, entre le paraître et l'être. Avec l'âge, on ne tolère plus qu'une espèce de littérature - et l'on a raison : celle qui soutient la comparaison avec notre expérience intérieure, celle qui passe victorieusement l'examen de notre mémoire, celle qui subit sans mourir l'épreuve de notre temps vécu.

Nos espérances, en face d'un roman, ne sont plus des espérances de révélation décisive, de nouveauté absolue ; désormais, nous ne pouvons plus rêver

d'être formés ou forgés par un livre. Mais nous n'en pouvons pas moins être éclairés, renouvelés dans notre compréhension du monde, rafraîchis dans notre amour de la beauté. La fiction, dès lors qu'elle n'est ni menteuse ni complaisante ni ennemie de l'intelligence, peut enrichir et renouveler notre compréhension du monde. La *contemplation* qu'elle exige va finir par donner à notre *action* d'adulte, secrètement mais sûrement, à la fois le recul, la force et la justesse.

## Des manuscrits anciens à l'ère digitale

**Colloque interdisciplinaire en sciences humaines**  
23 au 25 août 2011 - Université de Lausanne

Réunissant le Nouveau Testament et la littérature chrétienne ancienne, les sciences de l'antiquité, l'histoire moderne, la littérature française et les *Humanities and Computing*, ce colloque accueillera des conférenciers pour évoquer, entre autres, la transformation d'Homère, du NT et de Ramuz à l'ère digitale. Pour le champ du NT : Giovanni Bazzana, François Bovon, Thomas Kraus, David Parker, Ulrich Schmid, Holger Strutwolf, Joseph Verheyden.

**Informations et inscriptions (d'ici le 10 août) :**  
Benjamin Bertho, UNIL, Faculté de théologie et de sciences des religions ☎ ++41 (0)21 692 27 31  
[benjamin.bertho@unil.ch](mailto:benjamin.bertho@unil.ch)

**Soirée grand public Humanités Digitales@Unil**  
25 août 2011, de 17h30 à 22h, à l'Anthropole  
entrée libre

avec une table ronde **Qu'y aura-t-il après le livre ?**  
de 18h45 à 20h30  
introduction : Claire Clivaz (IRSB, Unil)  
animation : Simon Matthey-Doret, journaliste RTS  
avec D. Aymonin, J. Frey, F. Kaplan,  
P. Vandenberghe, Chr. Vandendorpe

**Parutions récentes  
d'Etienne Barilier :***Piano chinois*, Zoé,  
Carouge 2011, 132 p.*Un Véronèse*, Zoé,  
Carouge 2010, 170 p.*La fête des lumières*,  
Zoé, Carouge 2008,  
325 p.**Un élan vers la réalité**

Bien sûr, la fiction, c'est par définition la création d'une vie imaginaire. Mais ce n'est jamais, au grand jamais, l'adieu à la vie réelle. Au contraire. Toute fiction digne de ce nom est un élan vers la réalité, une quête de son sens. Ce n'est pas seulement vrai de Tolstoï ou de Balzac, mais aussi des fictions les plus « irréalistes » en apparence, lorsqu'elles sont marquées au sceau du génie (rien n'est plus « réaliste », plus chevillé à la réalité, que le génie) : *Alice au pays des merveilles* ou *Le procès* de Kafka inventent certes des mondes « qui n'existent pas », des mondes de rêve ou de cauchemar. Et l'on a pu dire de Nabokov qu'il était un grand illusionniste. Mais l'illusion qu'il crée, comme les rêves et les cauchemars suscités par Lewis Carroll ou Franz Kafka, sont faits de notre chair et de notre sang. Ils sont habités, ou plutôt hantés, par la vérité de la vie, de notre vie vécue. Leur fiction porte, avec une mystérieuse et délicate légèreté, le poids riche et amer de notre humaine existence.

Franz Kafka



Oui décidément, la fiction, même la plus débridée et la plus gratuite apparemment, quand elle est écrite avec le sang de la vie, répond aux demandes les plus exigeantes de l'âge mûr. Nul besoin qu'elle soit « réaliste », au sens étroit du terme, nul besoin qu'elle renonce aux prestiges ou aux pouvoirs de l'imagination. L'imagination, disait Baudelaire, est la reine des facultés. S'il la définissait ainsi, c'était parce qu'à ses yeux elle nous donnait un pouvoir accru d'aller à la réalité même, et de restituer, pour la joie de notre cœur et de notre intelligence, toute l'« horreur » et toute l'« extase » de la vie humaine. C'est ainsi que les grandes œuvres de fiction peuvent émouvoir le lecteur adulte. Parce qu'elles lui montrent sa vie - et parce qu'elles font de sa vie - il est temps d'y revenir - un récit cohérent. De ce récit-là, et de la disponibilité à contempler que ce récit exige, nous aurons toujours besoin, et peut-être toujours davantage.

J'évoquais, en commençant, les « nouveaux médias » et les menaces qu'ils feraient peser sur la lecture. De quelles menaces s'agit-il ? Avant tout la dispersion, l'émiettement, la réduction de la vie à des instants balbutiants et dépourvus de lien, la perte du sens du passé et du futur. Or il me semble que rien ne peut mieux conjurer cette menace-là que la littérature, c'est-à-dire la composition de notre vie en un récit cohérent qui nous restitue le sens du passé, donc le désir du futur ; qui nous donne le bien le plus précieux qui soit : celui de nous connaître dans le temps. Sans se connaître, comment l'adolescent deviendrait-il adulte ? Mais aussi bien, comment l'adulte agirait-il ?

**E. B.**